Percy Kemp commente:
L'Europe décadente? de Julien Freund

Sous le titre interrogatif de *L'Europe décadente ?* Markus Kerber publie aux éditions Europolis d'outre-Rhin sa traduction allemande du dernier chapitre de *La Décadence* de Julien Freund, un ouvrage paru en 1984 aux éditions Sirey.

Confronté, à la toute fin du XIXème siècle, à une vision prémonitoire du déclin de l'Empire britannique, Kipling avait mis tout son talent littéraire au service de son ressenti et composé une ode mélancolique quasi funéraire, dans laquelle il suppliait le Très-Haut de ne pas laisser la gloire passée de l'Angleterre sombrer dans l'oubli :

« Appelées au loin, nos flottes trépassent ;
Sur les dunes et les promontoires, les feux s'effacent :
Hélas, toute notre gloire d'antan
Avec celle de Ninive et de Tyr se confond à présent !
Épargne-nous encore un temps, ô Juge des Nations.
De peur que nous n'oublions—de peur que nous n'oublions ! »

Confronté, près d'un siècle plus tard, au déclin de l'Europe, Julien Freund, qui n'avait pas le génie poétique de Kipling, mit quant à lui au service de ses émotions les armes qu'il savait le mieux manier--des concepts et des idées--, rédigeant au début des années 1980 son propre opus crépusculaire, appelé *La Décadence*, qui fait jusqu'aujourd'hui l'effet d'un gros pavé pessimiste jeté dans la mare joyeuse des partisans béats de la marche inexorable du Progrès.

Dans cet ouvrage, Freund énumère quatre symptômes, à ses yeux probants, de la décadence européenne. Le premier, « démographique », est la chute drastique de la natalité, dans laquelle Freund voit « un signe de renoncement à la vie, soit pour jouir égoïstement du présent, soit par peur de l'avenir. » Pour les statisticiens cette baisse de la natalité sur le Vieux Continent était largement compensée par le sang neuf apporté par l'immigration. Mais Freund, lui, percevait les choses tout à fait autrement et craignait, qu'au contraire, « cette population allogène, loin de s'assimiler, ne maintienne ses particularismes ethniques et religieux, » provoquant ainsi une fragilisation du tissu social authigène et, par conséquent, « une lente dégradation et décadence de la civilisation européenne. »

Le deuxième symptôme de décadence retenu par Freund est « politico-économique ». L'auteur s'insurge là tant contre la tyrannie de l'égalitarisme (qu'il distingue de l'égalité devant la loi, valeur positive à ses yeux), que contre l'assistance généralisée des citoyens. L'idéologie égalitariste dominante minerait selon lui les relations hiérarchiques, lesquelles devraient aller de pair avec les relations égalitaires afin qu'une société démocratique puisse fonctionner harmonieusement et efficacement. En appui à son argumentaire, Freund cite tant Tocqueville (« de Tocqueville prévoyait que l'égalité portée à l'extrême logique de l'uniformité égalitaire annoncera la décadence des démocraties ») que Montesquieu

(« Montesquieu soulignait que l'esprit d'égalité extrême conduit au despotisme d'un seul »). Quant à l'assistance généralisée des citoyens, selon lui « elle déchire le tissu économique, donne la priorité au numéraire sur le produit et à l'abstraction économique sur l'effort, et elle accable la partie dynamique de la population qu'elle assujettit à la paresse du reste. »

Le troisième symptôme de décadence identifié par Freund est « philosophico-culturel ». Il note qu'une civilisation décadente a tendance « à invoquer prétentieusement le prestige des idées », et il se désole de voir qu'au contact direct des choses s'est désormais substituée une approche purement intellectuelle, porteuse de graves dangers. Freund se méfie de fait comme de la peste d'une notion abstraite comme « *le* Progrès », préférant parler de progrès au pluriel : progrès partiels touchant tel ou tel domaine ou secteur. Tout comme il se méfie de la notion abstraite de Liberté, préférant parler de libertés, toujours au pluriel. Et sur le plan artistique il s'attriste de voir que désormais « l'acte créateur et original est détrôné au profit d'une vaniteuse créativité qui confond le goût stérile pour ce qui choque avec l'audace et l'inédit. » Nul doute que s'il avait vécu à Rome du temps où les césars enterraient la République, Freund aurait chaudement applaudi Sénèque, lequel disait, « Vous me demandez pourquoi, à certaines périodes, un style littéraire corrompu prévaut. Eh bien, c'est parce que le discours des gens reflète leur vie. C'est ainsi que chez un peuple chez qui les valeurs morales déclinent, les fioritures, les préciosités, et les formes alambiquées d'expression, reflètent tel un miroir le comportement général de la société. »

Le quatrième symptôme « freundien » de décadence est quant à lui « éthico-religieux ». Là, l'auteur s'insurge contre la corruption qui s'étale désormais. Car « à la différence de ce qui se passe dans une civilisation en expansion, la corruption dans une civilisation sur son déclin ne cherche plus à se dissimuler : elle se déploie, parfois avec la complicité du pouvoir en place. » Il s'agit, bien sûr, aux yeux de Freund, d'une corruption des mœurs (« abandon à la jouissance, luxure, perversité, hédonisme, lâcheté, démesure), mais aussi de corruption politique par l'octroi d'avantages et de privilèges à telle ou telle partie de l'électorat pour se gagner ses faveurs et obtenir ses suffrages : populisme, donc, et nivellement inévitable par le bas.

Dans sa préface à la traduction allemande de ce texte, Claude Sur, professeur émérite à l'Université de Paris II, écrit que Freund « parle indifféremment de déclin et de décadence. » Partant ensuite du postulat que la décadence serait destructrice et irréversible, alors que le déclin, serait relatif et réversible, Sur réfute l'idée pessimiste de Freund d'une civilisation européenne décadente, préférant évoquer, à propos de l'Europe, l'idée d'un déclin tout à fait relatif, et réversible. Sur a raison de faire remarquer que Freund confond un peu trop facilement décadence avec déclin. Mais il n'a pas raison de donner tort à Freund lorsque ce dernier parle de véritable décadence européenne.

Le déclin est à mon sens généralement dû à des raisons exogènes et/ou objectives. Le temps qui passe, les phénomènes naturels extrêmes, la substitution d'un circuit commercial à un autre, une défaite militaire suivie de la perte de liberté de la nation vaincue, sont quelques-uns parmi les nombreux facteurs exogènes ou objectifs pouvant entraîner le déclin d'une société (voire sa destruction et sa mort), sans qu'il y ait pour autant décadence. Les cités libres grecques en sont une bonne illustration. Assujetties d'abord par le pouvoir royal macédonien au IVème siècle avant J.-C., puis par Rome deux siècles après, elles avaient évidemment décliné, mais sans pour autant sombrer dans la décadence. Bien au contraire, puisque Horace écrivait, « La Grèce conquise conquit son farouche vainqueur et porta les arts jusqu'au Latium agreste. »

Mais alors que le déclin est généralement dû à des causes exogènes et/ou objectives, la décadence, elle, est surtout due à des causes endogènes et subjectives. De même que les êtres vivants ne peuvent pas décider de ne point vieillir, de même une civilisation ne peut pas pas décider de ne point décliner. Mais tout comme un être vivant peut choisir comment il vieillirait (en décidant par exemple de son hygiène de vie), de même une civilisation peut-elle elle aussi choisir comment elle déclinerait. Elle peut de fait (et pardonnez-moi d'avance ce jeu de mots) faire le choix de la déclinaison de son déclin. La décadence est certes l'une des déclinaisons possibles du déclin d'une civilisation, mais elle n'en est pas la seule. En d'autres termes, si le déclin, qui relève de l'ordre naturel des choses, est--au même titre que la mort--une fatalité, la décadence, elle, qui relèverait plutôt de notre libre-arbitre, serait tout sauf une fatalité. On pourrait en vérité dire qu'une société entrerait en décadence dès lors qu'elle ferait de son déclin une vertu.

L'un des mérites de ce texte par ailleurs mélancolique de Julien Freund est de fait de suggérer qu'en dépit de son déclin évident, en matière de décadence, l'Europe aurait encore le choix. Du coup, face à la possibilité d'un tel choix, Julien Freund secoue sa mélancolie, reprend du poil de la bête, et on le retrouve soudain plus optimiste et plus guilleret, s'aventurant même à faire des suggestions (encourager la natalité, s'armer, assumer son passé, ne pas culpabiliser, retrouver sa fierté). Son écriture s'éloigne alors petit à petit du *Monde d'hier* crépusculaire de Stefan Zweig auquel elle avait collé, pour se rapprocher plus de l'*Ulysse* de Tennyson :

> « Quoique beaucoup nous ait été pris, beaucoup nous reste;
> Et même si nous avons désormais perdu
> Cette force qui jadis remuait la terre et les cieux;
> Ce que nous sommes, nous le sommes;
> Des coeurs héroïques et d'une même trempe,
> Affaiblis par le temps et le destin, mais forts par la volonté
> De lutter, de chercher, de trouver, et de ne rien céder. »

L'autre mérite de ce texte de Freund est de nous donner, débarrassée de tout relent idéologique ou mention de race blanche, de christianisme ou de culture judéo-chrétienne, une définition simple, claire et précise des deux principes qui furent selon l'auteur au fondement de la civilisation européenne, à savoir, le sens de la vérité, et celui des libertés. Au cours des trois siècles derniers (XVIIIème-XXème) la recherche de la vérité aura été selon Freund au cœur des préoccupations des Européens (que ce soit dans la science, dans la pensée politique ou philosophique, ou dans l'exercice de la justice), et l'objet constant « d'un libre examen et d'une recherche indéfinie mettant sans cesse en cause l'acquis. » Tout comme les libertés (liberté individuelle, liberté de penser et de s'exprimer, liberté d'entreprendre et de se déplacer, liberté d'avoir une vie privée), avec leur train de droits, mais aussi d'obligations et de responsabilités, auront été selon lui au cœur de tous les combats, personnels comme collectifs, que les Européens auront livrés.

Au vu de quoi, et si Julien Freund avait raison de penser que, plus que toute autre chose, ce sont bien ces deux principes de vérité et de libertés qui fondèrent l'esprit européen (et pour ma part, je pense qu'il avait raison), il est d'une certaine façon heureux qu'il n'ait pas vécu assez longtemps pour voir le monde entrer de plain-pied dans la société numérique de l'information. Car si, à la société industrielle que Freund avait connue, correspondait bien une pensée scientifique fondée sur la recherche de la vérité à travers l'application du principe d'opposition dialectique, à notre société post-industrielle numérique correspond désormais une toute autre pensée, systémique et non dialectique, qui se soucie bien moins de vérité que de cohérence et de convenance (les algorithmes utilisés à des fins de démarchage

commercial, tout comme la *cancel culture*, en attestant). Pas plus que Freund n'aurait je crois apprécié de voir les Européens, tétanisés d'abord par le terrorisme, ensuite par l'épidémie de la Covid-19, sacrifier volontairement (joyeusement même, parfois) leurs libertés sur l'autel d'une sécurité toute illusoire et, donnant raison à George Orwell et à Aldous Huxley qui nous avaient pourtant avertis du danger qui nous guettait, préférer à leur qualité d'êtres humains celle d'êtres (à peine) vivants.

Percy Kemp